

Laval théologique et philosophique



Aristoteles Latinus IV 1-4 Analytica Posteriora. Translationes Iacobi, Anonymi sive 'Ioannis', Gerardi et Recensio Guillelmi de Moerbeka. Ediderunt L. Minio-Paluello et B. G. Dod. Un volume broché (17 X 26 cm) de 446 pages. Desclée de Brouwer, Bruges-Paris, 1968

Henri Declève

Volume 28, numéro 1, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020289ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020289ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Declève, H. (1972). Compte rendu de [*Aristoteles Latinus IV 1-4 Analytica Posteriora*. Translationes Iacobi, Anonymi sive 'Ioannis', Gerardi et Recensio Guillelmi de Moerbeka. Ediderunt L. Minio-Paluello et B. G. Dod. Un volume broché (17 X 26 cm) de 446 pages. Desclée de Brouwer, Bruges-Paris, 1968]. *Laval théologique et philosophique*, 28(1), 96–97. <https://doi.org/10.7202/1020289ar>

lières sur Grégoire de Nysse (cf. celles de Daniélou, Balthasar et Völker).

Excepté pour la seconde section concernant les œuvres, les éléments bibliographiques sont toujours donnés par ordre alphabétique d'auteur. Dans la seconde section, pour les traductions en particulier, l'A. a suivi un ordre différent, basé sur une classification assez arbitraire des œuvres de Grégoire de Nysse. Un index onomastique complète cet essai bibliographique.

Le travail de M. M. Bergada possède sans contredit les qualités d'une bonne bibliographie : l'impression est claire, les éléments bibliographiques et critiques étant bien distingués ; les références sont presque toujours complètes ; la consultation est facilitée par l'index final ; les jugements sont nombreux et diversifiés.

Signalons toutefois quelques faiblesses de détail : l'absence de numérotation autre que la pagination rend quelques fois la consultation fastidieuse ; les tomes III,2 et VII,2 des *Gregorii Nysseni Opera* de W. Jaeger sont datés ici de 1969, alors que le catalogue de l'éditeur les donne comme devant paraître en 1971 ; un article aussi important que celui de M. Canévet (« Grégoire de Nysse » dans le *Dictionnaire de Spiritualité*) n'est pas mentionné.

Mais, somme toute, nous avons là un instrument de travail très précieux tant par le matériel accumulé que par les jugements critiques cités : il sera sûrement bien accueilli par tous ceux qui s'intéressent à Grégoire de Nysse. Souhaitons que d'autres travaux de ce genre viennent contribuer à l'étude de la patristique.

Paul-Hubert POIRIER

Aristoteles Latinus IV 1-4 Analytica Posteriora. Translationes Iacobi, Anonymi sive 'Ioannis', Gerardi et Recensio Guillelmi de Moerbeka. Ediderunt L. Minio-Paluello et B. G. Dod. Un volume broché (17 × 26 cm) de 446 pages. Desclée de Brouwer, Bruges-Paris, 1968.

La plupart des commentaires et des réflexions sur les *Secunds Analytiques* publiés jusqu'à présent par les logiciens occidentaux ont pour base non le texte grec mais une version

latine faussement attribuée à Boèce et que la critique interne, corroborant les témoignages de Jean de Salisbury et de Robert de Torigny, permet de restituer à Jacques de Venise, érudit grec qui l'aurait achevée entre 1125 et 1150. De ce texte, dont il subsiste 289 manuscrits et dont 13 éditions virent le jour entre 1476 et 1552, MM. Minio-Paluello et Dod nous font retrouver la figure primitive à partir de dix témoins qu'ils ont collationnés pratiquement en entier. On peut ainsi se rendre compte que le traducteur avait sans doute sous les yeux un texte grec proche de celui du manuscrit Ven. Marc. 201 (B : Bekker, Waitz et Ross). Quelques variantes suggèrent une parenté moins stricte avec Mediol. Ambros. L. 93 sup. (n : Waitz, Ross) et Paris. Coisl. 330 (C). Le double appareil critique et l'appendice I, 1 (pp. 347-58) permettent de se faire une idée précise des efforts du traducteur pour être fidèle à un exemplaire grec parfois corrompu, ainsi que des avatars de son texte latin dans les copies. — Entre 1125 et 1150 était apparue une autre version attribuée celle-là à un certain « Jean », c'est-à-dire à Jean d'York, un helléniste ami de Jean de Salisbury, selon la conjecture raisonnable de B. Dod. Dès 1913 Haskins avait repéré cette traduction et Minio-Paluello l'avait éditée en 1953 sans pouvoir nommer son auteur (*Aristoteles Latinus*, IV, 2, ed. la). « Jean » retravaille la plupart du temps le Vénitien, mais il semble avoir lu un manuscrit grec proche plutôt de Paris. Coisl. 330 (C), du moins jusqu'en 82 a 2. La collation du seul témoin subsistant (Tolet. Bibl. Capit. 17.14) avec les citations et les annotations marginales éparses dans divers volumes contenant la version de Jacques de Venise (Appendix I, 2, pp. 358-360) suffirait à faire apprécier la maîtrise de l'éditeur. — Celle-ci s'affirme encore dans la reconstitution de la tradition sémitico-latine du 8^e au 16^e siècle, qui permet de situer la traduction attribuable à Gérard de Crémone (12^e s.). Entre le grec et notre texte latin s'interposent une version syriaque du 9^e siècle, au dixième siècle celle de Matthieu l'Arabe faite sur le syriaque, puis au siècle suivant une nouvelle version arabe anonyme, plus prolixe, sur laquelle travaillent entre 1150 et 1200, Gérard d'un

côté et, de l'autre, Averroès lui-même quand il rédige son *Expositio media* du *De demonstratione*, autre nom de nos *Analytiques*. Mais Gérard, à la différence du philosophe de Cordoue, ne recourt jamais directement au texte de Matthieu. C'est du moins ce que permet d'affirmer une étude des versions hébraïco-latines qui nous font connaître, au 16^e siècle, le *Commentarium magnum* d'Averroès, dont le premier livre est farci de lemmes empruntés à l'*Expositio*, comme l'appendice II de la présente édition le montre au moyen de trois spécimens bien choisis. — Quant à Guillaume de Moerbeke enfin, a-t-il vraiment recomposé une traduction à partir du grec, traduction perdue dont un lecteur se serait servi pour améliorer la version courante, celle de Jacques de Venise ? — ou bien s'est-il contenté lui-même de reporter ainsi des corrections faites à partir d'un témoin grec parent de C et n ? Minio-Paluello semble préférer la seconde branche de cette alternative. Et les procédés typographiques utilisés par Dod pour l'édition du texte suggèrent que l'on a bien affaire à une recension plutôt qu'à une entreprise à tout nouveaux frais. — Trois index, grec-latin, latin-grec et du latin de Gérard permettent de mieux définir encore la langue de la culture médiévale. Des publications comme celle-ci ouvrent à l'historien, à l'historien de la logique en particulier, l'étude structurée d'une tradition constitutive de l'occident.

Henri DECLÈVE

J. LORTZ, *La réforme de Luther*, t. I, Paris, Les Éditions du Cerf, 1970 (13.5 × 19.5), 592 pages.

Avant d'entreprendre la lecture de cet imposant bouquin, on s'attend à y trouver des vues neuves sur le XVI^e siècle en Allemagne. Il n'y a pas que la publicité pour expliquer cela. Le nom de l'auteur déjà met le lecteur en confiance et fait naître en lui des espoirs que seul l'historien sérieux peut susciter.

Dans les deux camps, catholique et protestant, il s'est écrit tant de choses sur la réforme avec un souci avoué ou non de défendre ou d'attaquer certaines positions. Dans ce livre, les passions et les préjugés

n'ont guère de nourriture. L'atmosphère est sereine. On cherche à comprendre. Aucun recul devant le vrai. Les faits sont là : il faut les prendre tels qu'ils sont et non tels qu'on voudrait qu'ils soient. Il faut surtout écouter leur message en s'interdisant absolument d'oublier le contexte global.

Cet ouvrage est un premier tome sur la réforme de Luther. Il en étudie les préparatifs par une belle rétrospective sur les cinquante dernières années du XV^e siècle, puis il dessine les traits du personnage Luther, sans l'abstraire des sous-bresauts du mouvement soulevé par lui.

Un second tome poussera l'étude du courant réformiste jusque tard dans le XVI^e siècle. Nous l'attendons dans l'impatience.

Benjamin FORTIN

Annales de l'Institut de Philosophie, 1970,

Morale et enseignement. Un volume broché (16 × 24 cm) de 216 pages, Éditions de l'Institut de Sociologie, Université de Bruxelles, 1970.

Ce numéro des *Annales de l'Institut de Philosophie* réunit les recherches de sept collaborateurs. Trois auteurs nous présentent des considérations sur divers aspects de la morale. On trouve ensuite deux écrits qui traitent de la philosophie en général et deux essais qui se rattachent plutôt à la logique.

Pierre Trottignon nous oriente vers une réflexion sur l'idée du bien. Il ne veut pas tellement rechercher avec nous ce que signifie l'idée du Bien dans l'œuvre de Platon que poser une question plus fondamentale encore : pourquoi Platon désigne-t-il l'Idée suprême, l'Idée des Idées, par cette expression étrange : l'Idée du Bien ? Pourquoi nommer l'Idée du Bien le modèle de l'être ? Et par cette question on s'aperçoit que l'auteur s'oriente non pas vers une recherche sur l'éthique, mais bien vers une réflexion sur l'ontologie. Il faut pourtant lire cet article pour ses notes des plus intéressantes sur la morale ; sur la dimension métaphysique de cette Idée de Bien chez Platon. « Ce que l'Idée de Bien nous donne à penser, parce qu'elle est au-delà de l'être et de l'ousia,